

CONDESCENSIOPHOBIE Crainte de la condescendance

*Phobie non officielle, non reconnue, non spécifique,
non classifiée en tant que trouble anxieux défini dans le DSM-5 et la CIM-11*

La **condescendance** est une attitude qui consiste à **traiter quelqu'un avec une apparente bienveillance, mais en se plaçant implicitement au-dessus de lui**, comme s'il était inférieur ou moins capable. Attitude de supériorité méprisante envers autrui.

Exemples : « Il lui a parlé avec condescendance, comme s'il ne comprenait rien. » - « Il s'adresse aux autres avec condescendance. »

Synonymes : supériorité, mépris, dédain, suffisance.

En résumé : être condescendant, c'est **prendre quelqu'un de haut** tout en donnant parfois l'impression d'être aimable.

Le mot « condescendance » a fortement évolué.

En latin, il n'a pas le sens moderne et péjoratif de supériorité méprisante. Il désigne plutôt l'action de s'abaisser par bonté ou de se mettre à la portée de quelqu'un.

Selon le contexte, sa traduction varie :

1. Au sens littéral et bienveillant (S'adapter aux autres, bienveillance)

- **Condenscensio** (génitif : *condenscensionis*, féminin) : Utilisé en latin ecclésiastique et tardif. Il désigne la **bonté d'un supérieur** (notamment Dieu) qui s'abaisse par amour pour se mettre au niveau des plus faibles.
- **Comitas** (génitif : *comitatis*, féminin) : Le terme classique le plus proche pour exprimer la **complaisance**, la douceur, l'affabilité et la courtoisie d'une personne de haut rang envers ses subordonnés.
- **Humanitas** (génitif : *humanitatis*, féminin) : La bienveillance, l'altruisme et la politesse envers autrui.

2. Au sens moderne et péjoratif (Supériorité, arrogance)

Le latin classique n'a pas de mot unique pour la condescendance méprisante. On utilise des termes liés à l'orgueil :

- **Arrogantia** (génitif : *arrogantiae*, féminin) : L'**arrogance** ou la fierté dédaigneuse.
- **Fastidium** (génitif : *fastidii*, neutre) : Le **dédain**, le dégoût ou le mépris teinté de supériorité.
- **Superbia** (génitif : *superbiae*, féminin) : L'orgueil ou la superbe.

En grec ancien, le mot « condescendance » n'existe pas non plus avec son sens moderne et péjoratif d'arrogance méprisante. Le concept désigne à l'origine l'action de descendre de son rang par bienveillance ou de s'adapter à plus faible que soi.

Voici les traductions selon la nuance recherchée :

1. Au sens originel et bienveillant (S'adapter, faire preuve de bonté)

- **συγκατάβασις** (*synkatábasis*) : C'est la traduction la plus exacte. Ce terme (très utilisé en théologie et en grec tardif) désigne le fait de **descendre ensemble**, de s'abaisser par bonté, indulgence ou pédagogie pour se mettre au niveau d'autrui.

- **ἐπιείκεια** (*epieíkeia*) : Exprime la **clémence**, la douceur, l'équité ou la complaisance bienveillante d'un supérieur envers un inférieur.
- **φιλάνθρωπία** (*philanthrōpía*) : L'amour des hommes, la **bonté** ou la courtoisie envers les autres.

2. Au sens moderne et péjoratif (Supériorité, dédain)

Pour exprimer la condescendance au sens actuel de mépris hautain, le grec ancien utilise des termes liés à l'orgueil et au dédain :

- **ὑπεροψία** (*hyperopsía*) : L'action de regarder les gens de haut, le **mépris**, l'arrogance.
- **ἀλαζονεία** (*alazoneía*) : La prétention, la jactance ou la **frime** de celui qui se croit supérieur.
- **ὑπερηφανία** (*hyperēphanía*) : L'orgueil démesuré ou la **superbe**.

Le CONDESCENDSIOPHOBE

La **crainte de la condescendance** désigne la **peur d'être traité avec supériorité, mépris ou comme une personne moins compétente**, notamment dans une relation où l'autre semble se placer au-dessus de soi.

Elle peut aussi désigner la **peur de soi-même paraître condescendant** envers quelqu'un, c'est-à-dire de lui parler ou de le traiter comme s'il était inférieur.

Exemple : « *Sa crainte de la condescendance l'empêche parfois de demander de l'aide, car elle redoute qu'on la considère comme incapable.* »

En résumé : c'est la peur **d'être pris de haut ou de rabaisser quelqu'un, volontairement ou non**.

La crainte de la condescendance appelle une désambiguïsation similaire à la précédente, car elle recouvre potentiellement deux structures relationnelles distinctes selon la position du sujet qui la formule : la condescendance *reçue* — crainte d'être traité comme moralement ou intellectuellement inférieur du fait de son choix monogame, par des interlocuteurs polyamoureux qui présupposeraient leur propre configuration relationnelle plus « avancée » ou plus « travaillée » sur le plan éthique — et la condescendance *anticipée en sens inverse* — crainte, chez le sujet polyamoureux lui-même, d'être perçu et traité avec un mépris de classe morale par un environnement social à dominante monogame normative. Ces deux figures ne sont pas symétriques dans leurs effets ni dans leur assise sociologique, et méritent un traitement séparé.

La condescendance polyamoureuse comme capital moral distinctif. Une critique récurrente, y compris interne au mouvement polyamoureux (formulée notamment par des figures comme Dossie Easton, coautrice de *The Ethical Slut*, dans ses réserves ultérieures sur certaines dérives du milieu), pointe l'émergence d'un discours de supériorité éthique implicite : la non-monogamie consensuelle s'y trouve présentée non comme configuration parmi d'autres, légitime en régime d'égale dignité, mais comme accomplissement d'un travail psychologique et relationnel supérieur — dépassement de la possessivité, de l'insécurité attachementaire, de l'idéologie romantique — dont la monogamie resterait le stade non réfléchi. Cette rhétorique, que l'on peut rapprocher structurellement de ce que Bourdieu nommait la

distinction, convertit un choix relationnel en marqueur de capital culturel et psychologique, la maîtrise du vocabulaire thérapeutique (attachement sécure, travail sur la jalousie, communication non violente) fonctionnant comme signe de raffinement subjectif distinctif au sein de certains milieux sociaux — le polyamour militant recrutant très majoritairement, ainsi que le note Sheff elle-même, dans des fractions éduquées, urbaines et relativement aisées de la population, ce qui n'est pas indifférent à la production de cet ethos de supériorité réflexive.

La crainte de cette condescendance, chez un sujet monogame ou hésitant, n'est donc pas paranoïaque : elle anticipe une dynamique de disqualification symbolique réellement documentée dans certains espaces militants, où le choix monogame se trouve parfois présumé procéder d'une insuffisante élaboration psychique plutôt que reconnu comme option axiologiquement équivalente. Le concept d'*amatonormativité*, forgé par la philosophe Elizabeth Brake pour désigner la présomption sociale dominante selon laquelle la relation amoureuse exclusive et durable constituerait la forme supérieure d'épanouissement, trouve ici un intéressant effet de retournement : certains segments du discours polyamoureux reconduisent une amatonormativité inversée, où c'est désormais la pluralité assumée qui occupe la position hégémonique de norme implicite de maturité relationnelle.

La condescendance monogame-normative comme mécanisme de disqualification inverse. Symétriquement, le sujet polyamoureux redoute fréquemment — et cette crainte est également documentée empiriquement, notamment dans les travaux sur le stigmaté déjà évoqués — d'être perçu non comme différent mais comme immature, insuffisamment guéri d'un traumatisme non résolu, ou en fuite devant l'engagement véritable : la condescendance ici prend la forme d'une pathologisation implicite (« il/elle n'a simplement pas encore trouvé la bonne personne », « c'est une phase »), qui disqualifie la configuration polyamoureuse comme statut provisoire plutôt que comme choix ou orientation stable — retrouvant ainsi le débat ontologique déjà signalé sur le statut identitaire du polyamour.

Une lecture structurale commune. Ce qui unit ces deux figures, au-delà de leur asymétrie apparente, c'est la persistance d'une logique de hiérarchisation morale des formes relationnelles — chaque camp reconduisant, à front renversé, le même geste de disqualification de l'autre configuration comme moins accomplie. On peut y voir une illustration de ce que Foucault désignerait comme la production de sujets par le dispositif normatif lui-même : la condescendance, dans les deux sens, ne fait que redéployer localement une même grammaire évaluative de la maturité relationnelle, dont ni le camp monogame ni le camp polyamoureux militant ne sont structurellement à l'abri — ce qui suggère que la crainte de la condescendance, en son fond, vise moins une configuration relationnelle particulière qu'un régime discursif plus général de hiérarchisation normative des formes de vie affective.

Trois prolongements possibles avec Claude IA

1. Une reprise du concept d'*amatonormativité* de Brake permettrait d'examiner si une critique symétrique — une forme de *polyanormativité* émergente au sein de certains cercles militants — mérite d'être théorisée comme régime normatif à part entière plutôt que comme simple dérivation rhétorique marginale.
2. Un rapprochement avec la sociologie bourdieusienne du goût et de la distinction permettrait d'analyser plus systématiquement le polyamour militant comme

marqueur de capital culturel de fraction, en particulier dans sa dimension de consommation thérapeutique et lexicale (vocabulaire de la psychologie positive, du développement personnel).

3. Une exploration des stratégies de neutralisation de cette condescendance réciproque — notamment le courant du *relationship anarchism*, qui refuse justement toute hiérarchisation normative entre formes relationnelles, y compris entre monogamie et non-monogamie elle-même — permettrait d'esquisser une sortie possible de cette dialectique de la disqualification mutuelle.